

Pour survivre
J'ai besoin de toucher les choses
J'ai au bout des doigts
un regard de velours
Je caresse des pupilles
Je palpe de l'iris

Pour survivre
J'ai besoin de humer
De savoir le secret des choses
J'ai la muqueuse qui détecte
Le nez qui investigue
Et qui m'imprègne le dedans

Pour survivre
J'ai besoin de mordre
Pour m'assurer du réel des choses
Pour savoir si ça crie
Si ça survit aussi
Dans la souffrance et le plaisir

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Un pays clair obscur
gris
Ni vraiment jour ni vraiment nuit
Ni vraiment pôle ni vraiment tropique

Des gens pas vraiment méchants
Pas vraiment idiots
Des paysages qui ne coupent pas vraiment le souffle

Un pays d'entre deux
Médiocre et paisible
Où le vent ne souffle pas sur les amours
Où la terre ne tremble pas d'émoi
Un pays raisonnable
Que l'autodérision sauve de l'ennui

Mais où l'on se meurt d'être en pot

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Ils ont quitté le chemin du soleil.
En fait ils ne croient plus à ses rayons.
À ses promesses toujours démenties par l'hiver.
Tant qu'à faire
Ils ont choisi d'être nulle part.
D'anéantir l'idée même de lieu
De fuir comme la peste dans le néant
Dans le rien
Dans l'annihilé
Seuls
Murés dans le verre
Un cristal flou dans la tête pour ne plus penser
et un geste compulsif qui se répète
Vainement
À l'infini
Pour tuer le faire
Pour vivre sans vivre
Pour attendre en oubliant la fin

Ils disent non
De tout ce qu'ils peuvent

Et pourtant
Ils ne peuvent pas ne pas être là
Terriblement présents
Évidents
Choquants

Comètes mortes empuanties
Zigzagantes
Sur l'asphalte noire
Elles nient
Jusqu'au non lui-même

On était loin sur la route
Probablement
Près du but
On se tenait par la main
Tous ensemble
On n'avait aucun doute
On allait y arriver
On avait tout essayé
Du temps où l'on avait et la force et la croyance
Puis peu à peu
À mesure de l'usure
On avait changé
On avait eu envie
De ne pas rester là
De partir loin
De trouver ailleurs

Et on avait marché
Et on allait bientôt
Être enfin là
Où les choses n'auraient plus de sens

L'un d'entre nous sifflotait
Le chant du départ
Cela fit rire tout le monde

Il se lève tous les jours
Un peu ailleurs pour rompre la monotonie des choses
Pour faire oublier que c'est tous les jours
Tous les ans
Le même cinéma
En noir et blanc
Ou en couleur
Suivant l'humeur du fond de scène
Il fait lever les bêtes
Y compris les humains
Et les babouins
Il fait coucher les mêmes
IL leur donne l'illusion du changement
Le spectacle d'un film pourtant désespérément semblable à lui-
même
Quand c'est fini ça recommence

L'éternité est un manège

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Vivre est un exil
Je cherche ton chemin
Dans les astres
Dans les particules
Ailleurs encore
Où es-tu

Pourquoi tu te caches
Tu as peur des hommes ?

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

L'hiver
Poussent le pissenlit et l'herbe à Robert
Un tiède vent furieux
Dans sa course
Décorne les boeufs

Quel guignol
Ma parole

C'est à rendre insomniaques les ours

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Le sorbier
Tout nu
Dessine un matin de toile d'araignée
Sur la fuite veloutée des nuages

On s'y laisserait prendre
On resterait là
À contempler
À oublier que ce n'est que le décor
Que de l'autre côté de la maison
Il y a la route
Qu'au bout de la route il y a les drames
Ceux que se créent entre eux les babouins
Pour occuper le temps

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

On dit
Qu'à la chandeleur
L'hiver se passe ou prend vigueur
On dit que la vierge est apparue à Bernadette
On dit que la croissance n'a pas de fin
On dit que les bons sont récompensés
Et les méchants punis
Et que tout ira mieux demain

On dit
Que le plus court chemin entre deux points est la ligne droite
On dit que le temps c'est de l'argent
On dit que le couple permet d'échapper à la solitude
On dit que l'âge c'est dans la tête

On dit tant de choses

Mais le songe ment

Et pendant ce temps là
La seule réalité perceptible
C'est que la pluie me transperce

Jusqu'aux os

Enfin
Façon de parler
puisque c'est ainsi qu'on dit

Cause toujours
La parole court
Elle fait le tour
Elle est une phonosphère
Une bulle assourdissante d'élytres entrefrottées
Mots gaspillés
Mots phonèmes dont le sens s'est perdu

Seul
Uniforme
Le bourdonnement
De milliards de voix
Diarrhée verbale
Notre signature
Au milieu de l'univers

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Peut être
Dans cent mille ans
Je ne me souviendrai plus
Que de l'aile de ta chevelure

Peut être
Dans cent mille ans
Je n'aurai gardé
Que l'intelligence de ton regard mobile

Peut être
Je ne trouverai plus dans mon coeur
Qu'un trou béant
Que ton âme
Comme un moule en creux dans ma poitrine

Cela va commencer
je sais

Alors
Je m'accroche à ta parole
Je numérise tes gestes
J'enregistre tes courbes
je filme
Le moindre de tes battements de cil
Je fais provision pour le temps à marcher sans toi

Pour tout ce temps où je continuerai
Moi
Les mains vides

déjà, je ne vois plus sur le sable
que la trace évanescence de ton pas
qu'il me faut suivre à la hâte
si je veux
au moins
voir ta silhouette se fondre dans l'horizon

c'est tout ce qui me reste
cette empreinte
ce creux
ce moment où
provisoirement
tu as modifié le monde

tu marches vite
trop vite pour moi
je m'essouffle

je m'arrête
je détache mes yeux du loin
je regarde mes pieds
juste à côté
d'où fut le tien
qui s'efface

tant d'aubes déjà
tant de midis
tant de crépuscules
exocets à éclipse
tant de saisons tournoyantes
la vie s'écrit par tonnes de romans de gare
et les points de suspension que sont les destinées
grouillent sur les trottoirs

sur une fraction de seconde il y a
et il n'y a plus
et l'univers explose
et tu habites une cendre micrométrique
chauffée par une escarbille
et tu aimes
et tu désaimes
et tu étripés
et tu drames et tu crois parfois jouir
et ta boîte est déjà prête
avant même que tu ne sois

et le temps de l'homme est dérision
et le temps des mondes est étincelle

et la marmite du diable
éternellement bloubloute

Il est des après-midi comme des migraines
Dont le regard se floute
Dont la lumière sonne comme une cloche à deux doigts des
oreilles
Avec lesquelles je ne veux plus voir personne

Il est des jours comme des coliques
Qui restent pliés en deux autour de midi
Des jours à embrenner tous les dégoûts du monde
À se déculotter devant les cathédrales
À conchier les jardins de roses

Et puis
Il est des jours
Oú
Sans même qu'on s'en aperçoive
Tout est simplement normal

C'est déjà beaucoup

Ces jours là on peut
S'emmerder ferme
Sans la moindre raison

Sycomore sec
Kanji
Calligraphié
Sur le vélin taupé du couvercle

Le temps s'écrit
En silence
Et son pinceau lent trace les bords
D'un cadran de faïence
Dont les aiguilles vont de la mort à la mort
En tournant autour de la vie

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Soleil blanc
Éblouissant
Sur un miroir d'étain que le vent polit

C'est une indifférence lisse
Qui renvoie le regard à lui-même
J'y cherche une lettre
Un signe
une faille minuscule

En vain
Visiblement
Ce qu'il y a au delà ne me regarde pas

A quoi bon
moi
Le regarder ?

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Je veux faire mentir l'ours et la marmotte
Dormir me prend juste avant le printemps
Je m'engourdis suave
Je cocoone goûteux
Je regarde perplexe
Les forçats de la course du temps
Enchevêtrés dans les noeuds du réveil

Plus ça grouille
Et grenouille
Plus je me dissous dans le marais tiède où se préparent les
pousses
Plus je me fonds dans l'herbe encore rousse
Et la mousse

Plus je crotte
Gluant
Plus je bave
Boueux
Plus il me pousse du carex
Entre les oreilles

Et plus le ciel est bouché
Plus je suis sur le point d'accoucher
Du soleil

Parfois je deviens sourd

Tout à coup s'éteint le cri de douleur du monde
Les gémissements des enfants
Le glapissement furieux des adultes
La longue plainte des vieillards
L'inarticulé des animaux
Le long hululement de ceux qui vont mourir
Et le grincement infini des choses torturées par leur seule
existence

Alors
Seulement
Dans ma tête
Enfin s'étale la paix
Sur l'aile d'un soupir

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Que crachent les bernaches
Qui sont oies de bon aloi
Que rabachent leurs voix
Comme vaches qui mâchent
Des pois qu'elles broient
Il faut que je sache quoi
Que je voie ce qui gâche
Et entache
Leur foi

Et pousse infiniment à la marche droit devant soi

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Je chevauchais la plaine sauvage
Et je m'éveille au milieu de la nuit
Il fait noir
j'enrage
Dans mon peignoir
J'étais au paradis

Qu'est-ce que je fous ici
De ce côté du miroir ?

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Dimanche s'étire avecque ses baillements
Je scrute les cirro-stratus
J'attends sans grand espoir le passage de quelque fabuleux
Pégase
J'interroge le rideau noir de la lisière des mystères sylvestres
Peut-être va-t-il s'ouvrir comme un rideau de théâtre
Peut être vais-je assister au casse-noisette dansé par les
chevreuils
Mais rien
Alors je détaille mes pieds
Dans l'espoir ténu d'y découvrir quelque anomalie dont les
soins rempliraient ma journée
Même le chien me regarde en se rappelant combien de fois il
m'a déjà vu
Et combien je me ressemble d'un jour à un autre

Il n'y a pas d'échappatoire, il va falloir regarder le temps dans
les yeux !

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification